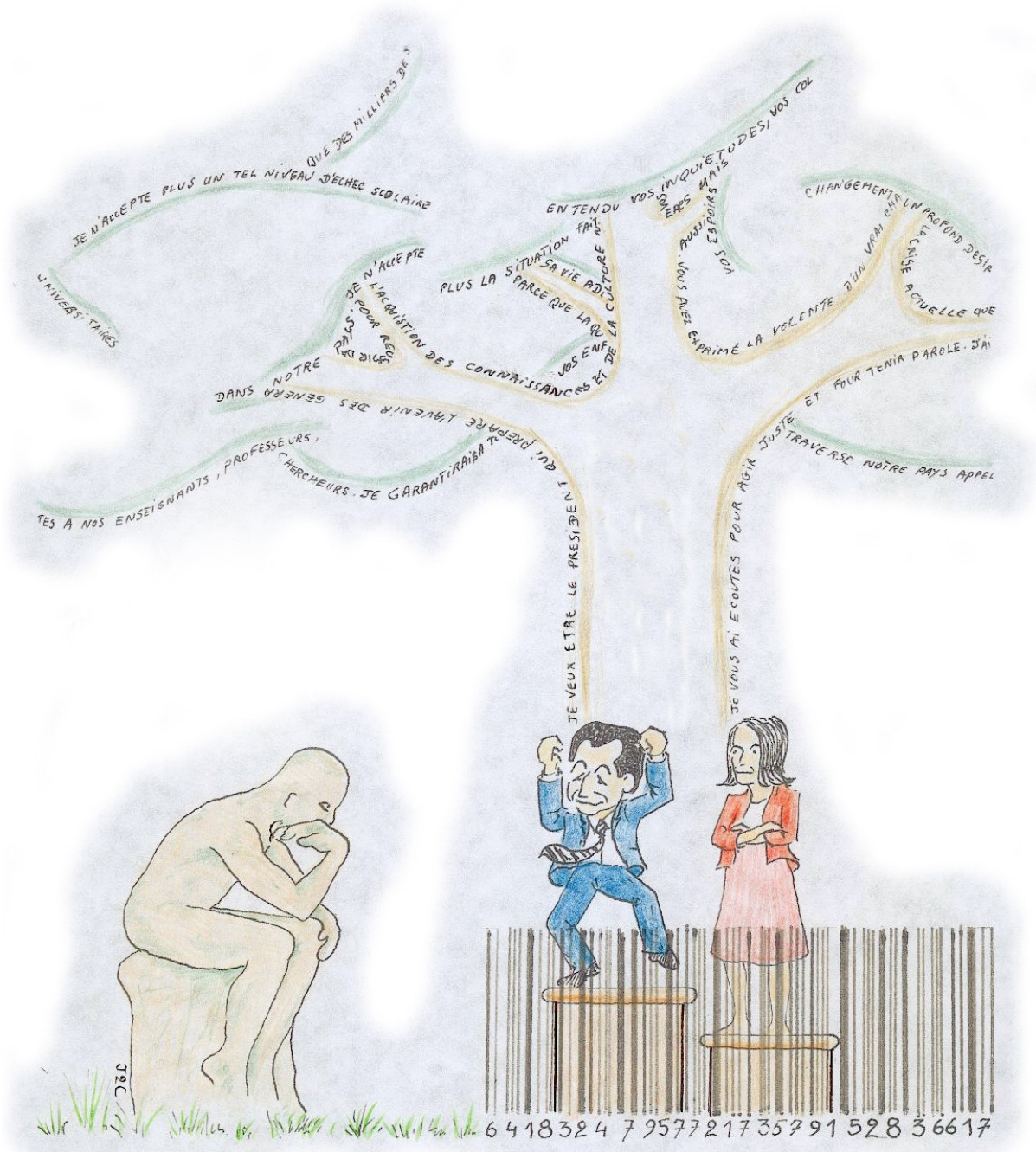


- Entre les lignes -

Numéro 0



Bulletin de l'association AREDOC. Ne peut être vendu

AU FIL DES LIGNES...

[SOMMAIRE]

En apparence, ça part dans tous les sens. De la politique, des expositions, des analyses, des coups de gueule, de l'écologie, de l'économie, des dessins, des textes, de l'universel et des témoignages. Mais à y regarder de plus près...

La revue que vous tenez entre les mains, numéro zéro d'une publication qui sera bientôt votre lecture de chevet, nous trace le portrait d'une France qui cherche. D'une France qui s'ennuie, qui est heureuse, mais a honte de l'être parce qu'elle sait qu'il y a, au même moment, une autre France qui souffre... Le malheur des uns fait le malheur de tous. Au lieu de s'enfermer dans son petit studio aménagé avec amour de soi et peur des autres (p. 4), on a besoin de se rencontrer. On en a un besoin vital. Mais des habitudes sont prises : on a peur les uns des autres. L'enfer, c'est les autres quand on ne les rencontre plus. Le métier de prof dont nous parle une de nos rédactrices (p. 19) reste un métier formidable, parce qu'il nous oblige à la rencontre, qu'on le veuille ou non.

Alors, partout, des solitudes qui cherchent des rencontres.
Qu'est-ce que ça veut dire ?
Ça veut dire que ces rencontres ne vont pas tarder à se produire.

On a déjà choisi le lieu pour le premier rendez-vous : le forum. La politique. Ce n'est pas un hasard si elle est une ligne rouge d'*Entre les Lignes* (p. 3, 7 et 12). Aucun dogmatisme en la matière, c'est notre choix : il s'agit bien plutôt de permettre les rencontres. Le prochain numéro sera d'ailleurs conçu sous la forme d'un dialogue systématique : des articles en écho, qui se répondent, s'opposent, se rejoignent. Dans ce numéro zéro, nous voulions lancer les choses ; et donner l'exemple. Car les journalistes d'*Entre les Lignes*, c'est VOUS.

Des solitudes partout qui ont besoin les uns des autres. C'est le sens des considérations écologiques, qui engagent un champ de réflexion si large : l'idée que nous sommes tous sur une même planète (p. 11). Même si pour l'instant, c'est encore un peu chacun chez soi.

Il faut sortir (p. 21). Se promener dans le temps, pourquoi pas ?

Il faudra changer. Ou plutôt : il faudra être de plus en plus fidèle à soi-même, au désir de collectif qui est en chacun de nous. Le changement a en quelque sorte déjà eu lieu (p. 13).

Changer chacun de son côté, ce sera changer tous ensemble, et reposer la question d'une morale (p. 14) qui ne soit pas un moralisme, ni un discours figé qui nous parle du « citoyen », à condition que le citoyen reste un consommateur passif et solitaire, mais une question morale que nous nous posons ensemble.

Ce volontarisme, il nous le faut aussi en art (p. 5). Un art qui ne fasse pas trop de cocooning, lui non plus. Un art qui assume la question collective. Nos voisins d'outre-Atlantique n'hésitent pas à le faire, et manifestement nous aimons ça. Alors si on aime ça, il faut le faire.

On attend vos réactions. Elles figureront en bonne place dans un « courrier des lecteurs » qui courra *Entre les Lignes*, puisque ce journal est NOTRE journal. A TOUS. ♦

En première ligne

Campagne officielle à la télévision, pactes présidentiels dans les journaux, analyses politiques à la radio et sondages sur la toile. L'hexagone, de la capitale aux vallées du massif central, ne vit plus que par et pour les urnes depuis - trop? - longtemps. A peine lancés, *Entre les lignes* n'a pas résisté à la tentation de céder à cette actualité envahissante. Si envahissante que notre premier dossier lui est consacré. Mais ne vous méprenez pas! Nous n'allons pas vous donner à manger *de la même salade indigeste* mais allons plutôt tenter de nous faufiler entre les lignes, d'adopter un regard à la fois engagé et réflexif, et de ne pas nous laisser emporter par le tsunami médiatique. Nous avons donc fait le choix de parsemer nos lignes d'une autre actualité. Car on vous le promet, depuis les six derniers mois, la terre a continué de tourner à un autre rythme que celui de la Marseillaise ou de l'Internationale, et d'autres couleurs que le vert, le rouge ou l'orange ne cessent pas de nous émouvoir. Je lance donc un appel: à tous ceux qui veulent *participer* activement à déjouer le point de vue médiatique traditionnel, à tous ceux qui veulent être la source d'un nouveau regard sur l'actualité et prendre leur destin

(notre destin commun) en main, Rejoignez-nous.

Et n'oubliez jamais que se cache toujours entre les lignes, une autre actualité, qui en escamote une autre, et une autre, et une autre... ♦

S. Claeys

Caricature-
rôle





QUAND LA TELEVISION S'OCCUPE DE VOTRE INTERIEUR

Et si à l'aube du XXIème siècle, alors que se déplacer devient de plus en plus facile, la tendance était au chacun chez soi ? Si on en croit la multiplicité des émissions de déco à la télévision, le « cocooning », comme on le dit dans les dîners mondains ou entre étudiants branchés, est l'attitude à adopter. Cela consiste à se trouver si bien chez soi qu'on en oublie toute envie d'en sortir. La population a-t-elle à ce point peur des attentats et de la pollution qu'elle ne se méfie pas des méfaits de l'encens au malabar et des effets secondaires de la boule à facettes dans la cuisine ? Et les émissions de décoration sont là pour nous y aider, comme si les magazines et les shopping ne suffisaient plus à emplir nos appartements de bougies aux senteurs douteuses et d'objets inutiles en tout genre.

Alors que certains, comme Cendrine Dominguez sur Teva, vous donnent seulement des conseils pour embellir

votre intérieur et extérieur, d'autres s'invitent chez vous. Ainsi, vous pouvez voir débarquer la prêtresse de la déco, Valérie Damidot, toujours accompagnée de son bricole boy. Le principe est simple : elle vient une



première fois pour vous montrer combien votre maison est monotone et sans aucun goût, puis elle va faire ses petites courses dans les mêmes magasins que vous (on note une très grande fidélité aux magasins IKEA) et enfin elle change

les pièces de votre choix avec moins de temps qu'il en faut à n'importe lequel d'entre nous pour poser une bande de papier peint. Alors qu'elle s'occupe de changer une demeure auparavant très laide, elle instruit le spectateur de trucs et astuces à réaliser chez soi. Elle bricole même avec un membre de la maisonnée

novice pour vous faire croire que c'est facile. Mais elle ne précise jamais que chez nous ce ne sera jamais aussi bien qu'à la télé car ce qui rend bien derrière le petit écran peut se révéler être un désastre chez vous. Pourtant, les audiences nous montrent que beaucoup de spectateurs se découvrent une passion cachée pour la déco et ce n'est pas les CASA et Magasins du Monde qui leur prouveront le contraire.

Si M6 s'attaquaient aux familles, France 2 fait rimer déco avec ado. Le service public se lance lui aussi dans ce phénomène d'utilité...*publique* avec l'émission « Change ta chambre ». Laurent Artufel reprend le même rôle que notre reine des bonbonnières, sauf qu'il ne se consacre qu'aux chambres de ces chères têtes blondes. Ah ! Elles sont loin nos chambres d'ado parsemées de posters découpés dans Star club et autres bibles pour pré pubères. Nos ados vont, comme leurs aînés, être imprégnés de couleurs à vous donner une conjonctivite et de meubles à vous donner l'impression de vivre à Disneyland. Et le filon fonctionne tellement bien, que ce soit chez les étudiants bobos ou chez la traditionnelle et presque vénérée ménagère de moins de cinquante ans, que TF1 veut nous ressortir du placard les « Queer, 5 experts dans le vent ». Souvenez vous de Junior qui balançait des canapés à travers les portes-fenêtres et qui se moquait

gentiment des têtes de cerf au dessus de la cheminée.

La déco a donc de beaux jours devant elle à la télévision et le jour où les audiences ne conviendront plus aux grands patrons, Valérie, Laurent et les autres pourront toujours s'occuper de certains plateaux téléés.♦

M.Diot



endless end, video, 2004

Le Triste sort du Cinéma français

À pays frileux, cinéma frileux.

Pourquoi les Français ne produisent-ils en grande majorité que des comédies laborieuses ?

Pourquoi les spectateurs français se précipitent-ils en grand nombre pour voir ces comédies laborieuses ?

Pourquoi aujourd'hui, lorsqu'ils ne sont pas en train de s'infliger les *Je crois que je l'aime* (de Pierre Jolivet), les *Camping* (de Fabien Ontoniente) et autres navets bien sympas, s'étonnent-ils d'apprécier essentiellement les films américains ?

Pourquoi, lorsqu'on se prétend cinéphile, homme de gauche, intellectuel et français (Tout un programme !) est-il de bon ton d'aller voir le dernier film iranien sous-titré en suédois sur le sort des chameaux sodomites ?

Pourquoi, lorsqu'on est vraiment cinéphile et intelligent, ignore-t-on les films français et attend-on, avec la plus grande impatience, le dernier Scorsese, le dernier Michael Mann, ou encore le dernier Spielberg ?

Il n'y a qu'une réponse à cela et elle est douloureuse.

Parce que les Français n'ont rien à dire.

Pour faire du cinéma, il faut un scénario et pour écrire un scénario, il faut des idées. Ce n'est pas plus compliqué que cela.

Le cinéma français souffre d'une crise sans précédent du scénario.

Il y a une notion assez évidente mais qu'il est bon peut être d'exprimer ici puisque le cinéma français semble l'ignorer : **un film n'est pas un objet**

abstrait qui vit en dehors de toute réalité.

On comprend pourquoi la comédie stérile est à l'ordre du jour. C'est une certaine façon de parler pour ne rien dire, un moyen comme un autre d'assumer un désengagement pathologique en retombant sur les schémas éculés du genre : **petites** histoires d'amour entre de **petits** individus. Tout est petit, étroit et limité dans le cinéma français. Le film français manque d'oxygène, d'ambition, de souffle.

Les défenseurs du cinéma d'auteur à la française vont certainement tenter de nier l'évidence en mettant en avant le raffinement psychologique de notre cinéma, notre art du dialogue brillant, la sophistication de nos situations (voyez pour comprendre le cinéma d'Anne Fontaine par exemple).

En effet lorsque le scénario n'est pas d'une abstraction insipide, il est surchargé de psychanalyse.

Ah, les Français et la psychanalyse ! C'est une longue et grande histoire d'amour !

Lorsqu'on n'a rien à dire pourquoi ne pas se regarder le nombril et se réfugier derrière cette science incontestée qu'est la psychanalyse ? Même brillant, le cinéma français traduit un problème politique considérable : Le scénario français est limité parce que notre quotidien est limité, parce que notre conception de la vie est limitée.

Pas de souffle parce que collectivement il ne se passe rien, pas

d'action ni d'intensité parce que tout bon français, et il faudra un jour ou l'autre le reconnaître et le crier, s'ennuie à mourir.

Songeons aux films qu'on vénère, que l'on considère aujourd'hui comme des chefs d'œuvre : *Apocalypse now*, *2001*, *Citizen Kane*, *Le Guépard*, *Roma* : quel est donc le secret de ces monuments ? Le dépassement de soi, l'émulation collective, un besoin vital de liberté. C'est une certaine façon aussi de se colleter violemment au réel et à la société.

Que peut-on donc suggérer au cinéma français ?

La chose la plus simple et la plus belle qu'il soit : Comprendre que l'image est toujours en prise avec le monde et qu'elle peut et doit changer le monde. L'image est une vision, un rêve qui doit hanter l'imaginaire des hommes.

Il faut sortir de nos vies étroites. Cesser de raconter les mêmes petites historiettes.

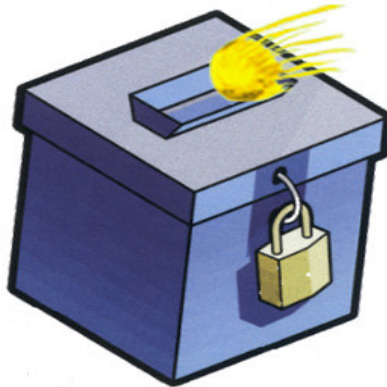
Il existe des exemples à suivre et à prolonger bien sûr : Jacques Audiard et son admirable *De battre mon cœur s'est arrêté*, Bertrand Tavernier et sa dizaine de chefs-d'œuvre...

Alors, remuons-nous et mettons-nous au travail ! ♦

V. Trocquet

Les Dossiers de l'entre-ligne : L'autre Campagne présidentielle

Analyses, et déchiffrement d'une campagne riche...en rebondissement.



Mais non, mais non, ils ne sont pas tous pareils ...

On l'a compris, ou alors vraiment on vit au fin fond de l'Ardèche sans eau courante, sans télévision, et sans journaux : c'en est fini du clivage droite-gauche. Certains le déplorent, comme Laurent Joffrin, le directeur de *Libération*, qui a écrit il y a peu un article très controversé. A le lire, il fallait voter Bayrou si on était « centriste », Sarkozy si on était « de droite », et Royal si on était « de gauche ». Personne n'y a rien compris. On a conclu que Joffrin appelait à voter Sarkozy. Ce qui n'était sans doute pas le cas. Mais, il faut reconnaître que « centriste », « de gauche », « de droite »... On se sent perdu au fin fond de l'Ardèche à puiser l'eau au fond du jardin et à pas avoir adressé la parole à grand monde depuis un bout de temps. Si quelqu'un y comprend quelque chose, qu'il nous écrive une carte.

En réalité, il y a bien des forces politiques en présence. Simplement, elles ont changé de contours. Ne raisonnons pas comme à l'époque de la Quatrième République quand on parle d'enterrer la Cinquième. Enumérons.

Les conservateurs. Rien de bien surprenant : ils sont les plus nombreux. Mais ils ne sont pas ceux qu'on croit. Les conservateurs d'aujourd'hui, ce sont les gens qui veulent conserver l'état de société dans lequel nous vivons depuis

l'après-guerre, dirons-nous (pour faire très vite), à savoir le capitalisme libéral. Au XIX^{ème} siècle, être un libéral, c'était neuf. Ça ne l'est plus. Alors, faisons un distinguo quand même parmi les membres de cette force puissante : il y a les conservateurs assumés (Sarkozy), les conservateurs qui mobilisent une mythologie de gauche, un peu (Bayrou), ou un peu plus (Royal). Aucun de ceux-là assurément ne veut revenir sur la « société de marché ». Ils se diront volontiers « sociaux-démocrates ». Mais alors là, on vous écrit d'Ardèche de nouveau, parce que nous, on n'a jamais bien compris ce qu'on entendait par là. Si : au lendemain de la guerre, de Gaulle forma un gouvernement où figurait des communistes. On nationalisa une partie de l'économie. L'Etat géra les fonds du plan Marshall. Mais, depuis, on n'a cessé de s'éloigner de cette situation, et désormais le marché règne en maître. Certes, il a pour principal allié l'Etat, qui le laisse prospérer sous son ombre, et recrute des policiers au cas où ça chaufferait trop fort pour les intérêts de Total et de Bouygues.

Les réactionnaires. Ils se divisent en deux camps opposés : les réactionnaires de gauche (Besancenot, Laguillier...); et les réactionnaires de droite (Le Pen, Villiers). Un réactionnaire est quelqu'un qui veut revenir en arrière. Le Pen est un réactionnaire qui mobilise une mythologie fasciste. Or les fascistes, on le sait parce que Deleuze et Guattari l'ont admirablement analysé, ce sont des révolutionnaires. Les réactionnaires de gauche ont une spécificité : le passé qu'ils encensent n'a jamais existé chez nous. Mais il a existé en Union soviétique. Alors, on joue avec les codes (on chante l'*Internationale*), mais sans aller vraiment au bout des choses. On se contente de vouloir « taxer le Capital ». C'est flou, mais si on comprend bien, avec tous ces gens-là, il faut changer la société, et la changer de façon violente. D'où les affinités des réactionnaires avec l'imagerie révolutionnaire.

La voie évolutionnaire ? Et si, du dernier mot qu'on vient d'employer, on enlevait une lettre. C'est-à-dire : si on abandonnait définitivement une idéologie qui ne peut conduire qu'à la violence, dans la mesure où elle change les choses de façon violente ? Si on partait du principe qu'il serait possible d'imaginer une société juste, où non seulement les richesses, mais encore le travail, seraient répartis équitablement ? Mais pour y parvenir, on se défierait à la fois de l'Etat, cette grande machine répressive qui fait semblant de nous représenter (« L'Etat, ami de tous, ennemi de chacun », écrivait Valéry), et du Marché (les multinationales à tendance monopolistiques, qui sont elles aussi répressives) ? Le point commun de ces deux entités est le fait qu'elles brident l'initiative personnelle et collective. On pourrait partir de petites structures, associatives, bénévoles, des réseaux d'entraide et de travail qui prendraient de plus en plus d'importance, qui finiraient, petit à petit et sans violence, par devenir une

société. Une société où l'on ne consulte pas fictivement les citoyens pour leur demander d'être d'accord et d'être contents d'être d'accord, mais où chacun jouerait un rôle vraiment politique ?

Mais c'est vrai que, dans ces cas-là, on oublierait de se présenter à des élections. ♦

F. T.



Questions de cohérences environnementales

Souvent, quand on aborde une question de société et qu'on propose une solution qui nous semble « évidente », le crétin du coin qui se croit fort en politique va sortir la fameuse réponse :

- tu sais, c'est plus compliqué...

Et le gars d'enchaîner sur le fait « que tout est plus ou moins lié » et surtout « qu'on peut pas forcément faire autrement... »

C'est pour que chacun d'entre nous prenne conscience du ridicule de ce genre de propos que j'écris ces lignes.

L'environnement, comme les autres « problèmes » de notre époque, c'est une question de choix et de responsabilité - de conviction aussi. Et quelque soit le degré de complexité d'un problème, il se résumera toujours au final à une prise de décision... ou pas.

Le choix d'être partie prenante dans l'affaire, la responsabilité de nos actes, et la conviction qu'un mouvement particulier, par sa résonance sur l'ensemble, peut faire changer les choses.

Concrètement, comment ça se passe ?

1. décision d'agir au niveau individuel
2. décision d'agir au niveau collectif : se mettre en avant et éduquer les gens. Et pour cela, **montrer les incohérences**. Et **proposer une décision alternative, ne pas en rester au constat**.

Un président va en Chine pour signer des contrats Airbus, Areva qui donneront des emplois en France. Mais s'il parle des droits de l'Homme et des questions environnementales, les dirigeants chinois se tourneront vers la concurrence. Alors, il en parle ou pas ? libre à chacun de répondre suivant son degré de cohérence intérieure...

La cohérence, c'est faire en sorte que nos choix ne trahissent pas notre ligne idéologique, philosophique, ou religieuse.

Vous connaissez Nicolas Hulot ? Et Ségolène Royal, Bayrou et Sarkozy qui ont signé son « pacte écologique » ? Tout ce joli monde se dit qu'il faut « réduire les émissions de CO2 ou c'est la planète qu'on va détruire... »

Bien - soit. Et si je vous disais : « ce serait bien qu'on soit tous un peu comme eux. » Vous vous direz sûrement que j'ai raison, que ce serait bien... oui.

Et bien, si on était comme eux, c'est pas 4°C de plus en 50 ans, mais 10, ou 20 !!! à prendre l'avion avec toute leur armée pour faire des dizaines de réunions qui ne servent à rien, ils polluent plus en un mois qu'un millier de français au SMIC en un an...

Une idéologie, une philosophie, ce n'est pas et ne doit pas être considéré comme un artifice intellectuel mais bien comme une façon de vivre, et le moyen de leur mise en œuvre, c'est le choix ♦



Gare aux valeurs !

Bien que la campagne présidentielle fût tout d'abord traitée dans les médias par le biais de préoccupations légitimes telles que le chômage, l'écologie ou encore le logement, le dévoiement du discours pragmatique vers des questions morales tenant aux valeurs semble clair à présent . Pas un candidat qui ne soit pas présent sur ce terrain labouré par les guerres de clan, pas un qui ne redouble d'imagination pour restaurer les valeurs morales républicaines (à l'image de Ségolène royale et de son désormais célèbre drapeau), pas un qui ne se place pas dans la grande famille des hommes illustres de France.

Pourquoi cet engouement soudain et qui, quoique traditionnel, n'en est pas moins survalorisé par rapport aux campagnes précédentes ? Assisterions-nous à la résurgence de relents réactionnaire au sein de la société française, à un besoin particulier d'être rassuré en ces périodes troubles, ou bien à une manœuvre politique censée nous détourner des *vrais* problèmes ? Certes, il est évident que les candidats modérés 'draguent' (ou tentent de le faire) les électeurs potentiels de Jean-Marie Le Pen, et que ce débat fait œuvre de cache-misère (pour ne pas dire d'épouvantail) quant à la pauvreté de ce que les politiques ont à nous proposer. Cependant cette question est bien au cœur d'un enjeu politique et social majeur.

Il nous faut savoir si nous voulons d'un système libéral à l'anglaise où la question des valeurs n'a pas le droit de citer dans la sphère politique (chacun adopte les valeurs qui lui conviennent) ou bien si nous voulons conserver l'héritage de la Troisième République et définir un certain nombre de valeur que nous *désirons* partager en tant que communauté de destin. La réponse que nous apporterons à ce problème sera donc assurément déterminante dans les politiques à venir concernant l'éducation *nationale*, la gestion du phénomène communautaire, ou encore l'intégration (ou l'assimilation) des immigrés fraîchement arrivés sur le territoire.

Alors, phénomène électoral, ou phénomène de société ? Affaire à suivre depuis le 6 mai !

S. C.

Le Pouvoir des Sondages : Manipulation et Vérité

Propos entendus au lendemain de l'élection de Ségolène Royal lors des primaires du Parti socialiste :
« Moi, je vais voter pour Ségolène Royal, parce qu'elle les a tous battus ».

Etrange raisonnement, qui veut que le mieux placé pour gagner soit celui qui attire nos suffrages. C'est bien le principal effet des sondages : c'est à partir du moment où un candidat semble devoir recueillir un pourcentage important que l'on commence à envisager de voter pour lui.

Pour gagner, il faut avoir commencé à gagner. De même que pour trouver du travail, il faut avoir une expérience professionnelle ; de même que pour emprunter à une banque, il faut avoir de l'argent.

On peut déplorer le phénomène, qui ne fait que reconduire des situations établies. On peut aussi s'interroger sur ce mécanisme. A première vue, c'est un souci de sécurité qui fait qu'on ne parie que sur des valeurs sûres (« On ne prête qu'aux riches »...). Mais dans le cadre d'une élection, il ne s'agit pas de confiance : nul n'a espoir dans l'efficacité de tel ou tel candidat, si haut qu'il soit dans les sondages.

Alors pourquoi cette tentation de se rallier à celui qui semble pouvoir gagner ? Peut-être est-ce tout simplement une question d'imagination. Voter pour quelqu'un, c'est s'imaginer à quoi pourra ressembler son mandat, et y adhérer. Les candidats donnés pour perdants rendent difficile ce saut dans l'avenir, car eux-mêmes ne se projettent pas dans une éventuelle victoire.

Dans l'état actuel de la campagne, ce que nous fait entrevoir notre imagination laisse peu de place à l'enthousiasme. Mais il est une leçon que nous pouvons tirer de ce phénomène, en nous mettant dans la position des « candidats » : pour atteindre un but et entraîner des gens avec nous, il faut que dès nos premiers pas, dès nos premières démarches, nous lancions une dynamique qui ressemble à ce que nous voulons accomplir. ♦

D.Trocquet

Si vous voulez changer les choses, donnez à voir ce que pourra être l'aboutissement de ce changement. Permettez à ceux qui vous rencontrent d'imaginer ce que votre perspective pourrait leur apporter

Changez, si vous voulez que tout change.

Lignes de conduite



De l'altruisme

Commencer par n'importe quel bout... Par exemple ceci : qu'est-ce qui me sépare des autres ? Qu'est-ce qui fait que les hommes sont séparés les uns des autres jusqu'à devenir ennemis et s'entretuer ?

Qu'est-ce qui fait que le troisième terme de la devise fameuse - « fraternité » - est en fin de compte lettre morte ?

Pourquoi le non moins fameux message évangélique (tout cela est une seule et même chose bien sûr, une seule et même recherche, un seul et même désir) n'est-il jamais devenu chair, sauf sur la marge, par exception, brefs éclairs dans une longue nuit ?

Il me semble que, avec ces interrogations, on est au cœur du

problème qui se pose à nous. La planète (allons vite) est en train de mourir de division, de suspicion, c'est-à-dire d'égoïsme. Chacun, faute de rencontrer l'autre, se replie sur soi, sur des aventures individuelles. Pourquoi pas ? C'est mieux que rien. La vie suit son chemin. Mais globalement, quelle misère ! Du sang, des larmes, de l'angoisse...

Les révolutions communistes, la vieille idée communiste, de Platon et du christianisme primitif, jusqu'aux utopistes et aux révolutionnaires modernes, n'ont jamais eu d'autre finalité que la résolution de ce problème. Et elles ont échoué. Les conceptions les plus généreuses se sont effondrées dans l'horreur qu'elles prétendaient combattre et éliminer.

Voilà la question dont selon moi nous ne devons (et ne pouvons) sortir. A travers toutes les crises, locales ou internationales, que nous traversons, c'est elle qui demande, qui exige une réponse de fond. Qu'est-ce qui fait obstacle à la « réponse » ? L'ego. L'égoïsme. Moi d'abord. Moi avant tout. Moi et mon clan. Moi et ma bande.

Puisque les grandes machines à redistribuer le monde ont failli, il faut partir *d'ailleurs*. Avec la même visée (je répète, il n'y en a pas d'autres, mais sur des voies différentes ; comme un mathématicien, après avoir rencontré l'impasse, dans la résolution d'un problème, essaie d'autres hypothèses.

Il n'y a rien à lâcher.

Je trouve pour ma part la notion de « conversion ». Acte personnel de soi sur soi. Il faut que chacun se convainque que le « bonheur », à savoir une intensité d'existence, n'est pas dans le pré, mais *auprès* - auprès des autres, avec les autres.

Il y a un seul monde, dont nous sommes tous tributaires, bénéficiaires et acteurs.

Il nous faut une *foi*, moderne, une croyance pour cette époque de notre histoire. Foi laïque, foi civique, foi altruiste. L'idéologie a proposé

ses voies et ses moyens ; un autre espace (mental) nous requiert.

Cet espace est moral : une morale, des mœurs.

Que cesse l'éternelle, la sempiternelle et répugnante recherche de « l'intérêt personnel », lequel est toujours paradoxalement entendu comme entreprise-contre. *Moi contre les autres*.

C'est un énorme, un planétaire « avec » dont nous avons besoin.

Politiquement, c'est cet horizon général qui doit être travaillé, conceptualisé.

Assez « d'enrichissements personnels », de petites soupes clandestines, de pots-de-vin et de dessous-de-table, de carriérisme misérable.

L'intensité vitale des décennies à venir est dans la prise de conscience collective *et personnelle* (conversions !) de cet impératif absolument primordial. Je ne vois pas d'autre issue, à la fois intellectuelle et existentielle (notre vie, notre plaisir de vivre), que dans la mise en œuvre, complexe et progressive de cette conviction profonde. Elle est vieille comme le monde - et toute neuve !

Une renaissance à l'échelle de la planète, puisque « mondialisation » il y a. ♦

S. Trocquet

LA F1 EN PLEIN DESERT

Pour la troisième année consécutive, le grand cirque de la Formule 1 a fait escale à Bahreïn, les 13, 14 et 15 avril derniers. Un rendez-vous bien loin des enjeux sportifs.

La caravane de la Formule Un a donc posé ses valises au royaume de Bahreïn pour le compte de la troisième manche du championnat du monde qui comporte cette saison dix-sept épreuves.

Bahreïn, plus petit État du Golfe

Une ou deux précisions s'imposent : Bahreïn, petit archipel du Moyen-Orient, le plus petit pays de la péninsule Arabique par la taille, situé entre la presqu'île du Qatar et la côte d'Arabie saoudite.

Le Royaume de Bahreïn est une monarchie constitutionnelle et démocratique qui possède le même premier ministre, le Cheikh Khalifa ben Sulman al-Khalifa, depuis l'indépendance du royaume en 1971.

Ce royaume peuplé de 731 100 habitants compte 30 % de chômeurs et possède une superficie deux fois inférieurs à celle du Luxembourg. .

Le roi Cheikh [Hamad ben Issa al-Khalifa](#) veut sortir le royaume de son isolement et faire de Bahreïn une des puissances économiques du Golfe. Le GP se déroule sur le circuit de Sakhir, situé en plein désert, à 30 Km de la capitale Manama. La piste de Sakhir est large et favorise les déplacements. C'est un tracé

résolument moderne, le seul inconvénient étant les rafales de sable qui se déversent sur la piste ce dont se plaignent les pilotes.

La F1, un des sports les plus populaires

Rappelons que la Formule Un est un des sports les plus populaires au monde comme le démontrent les audiences télévisuelles puisque le GP du Brésil 2006, ultime manche de la saison passée et dernier GP de Michaël Schumacher., a tout de même réuni 345 millions de téléspectateurs.

Ce sport automobile est également loin de connaître la crise puisqu'en 2005, le bénéfice engrangé par la FOM (Formula One Management, société qui gère les droits TV de la F1) s'élève à 435 millions de dollars !

Les raisons de ce choix

Mais que diable la F1 est-elle allée faire dans ce désert ?

Quel est *a priori* l'intérêt pour ce sport de se rendre dans ce petit archipel ?

Le championnat du monde comporte dix-huit manches dont la majorité située en Europe. L'intérêt d'une épreuve au Moyen-Orient pourrait donc être de faire connaître ce sport dans une région où cette discipline est pratiquement inconnue du grand public.

Cependant, cet événement ne déplace les foules et n'est pas prêt de les déplacer.

Pour preuve, la capacité d'accueil des spectateurs sur le circuit de Bahreïn est limitée à 40 000 spectateurs là où le GP d'Australie, loin d'être le plus populaire, réunit sans peine 80 000 personnes autour du tracé de l'Albert Park. Inutile de préciser que pour que les tribunes du circuit de Sakhir ne paraissent pas clairsemées aux yeux du reste de monde, 7 500 étudiants sont « invités » à se rendre dans les tribunes. Les prix sont par ailleurs bradés pour que les touristes de Dubaï puissent se rendre sur le circuit car, même bradé, le prix des places reste tout simplement hors de portée des habitants de l'archipel.

Non la F1 n'a pour habitude de faire dans la découverte culturelle : l'Afrique, qui a pourtant un moment été une destination du championnat du monde de F1 grâce au circuit de Kyalami en Afrique du Sud, est depuis longtemps rayée de la carte et les bonnes intentions des dirigeants de la Formule Un ne vont pas jusqu'à organiser un événement de cette ampleur sur ce continent.

Pas plus d'intérêts culturels que sportifs.

La F1 est avant tout un sport européen et si ce sport fait escale aux Etats-Unis ou en Australie c'est sans doute plus pour les marchés financiers à conquérir que pour un intérêt sportif.

Les circuits mythiques, ceux où les plus belles passes d'arme entre pilotes se sont déroulées, ont eu lieu sur les circuits du Nürburgring (GP

d'Allemagne), de Monza (Italie) ou de Spa-francorchamps (Belgique). Spa qui justement...a été suspendu l'année dernière au profit de nouveaux circuits comme...ceux de Turquie, Chine ou...Bahreïn.

La F1 tourne t-elle à l'envers ?

Pas tant que ça.

En effet, les intérêts de la Formule Un et de Bahreïn convergent. Euh, pardon, les intérêts des dirigeants de la F1 et de ceux du royaume convergent.

En fait, ce sont surtout les intérêts du roi et du principal dirigeant de la F1 qui se rejoignent. La F1 est effet, un sport aussi démocratique que celui du royaume de Bahreïn.

Comme nous l'avons évoqué au début de cet article, la FOM est la société qui gère les droits commerciaux de la Formule Un. Le président de cette société est Bernie Ecclestone, le patron du business de la F1. Le bénéfice généré par la F1 va directement remplir les poches de Bernie car selon les accords Concorde, ce dernier n'est tenu de ne reverser qu'une infime partie des bénéfices commerciaux aux écuries de F1. Autrement dit, il y a donc tout intérêt pour lui à ce que ce sport fasse le plus de bénéfices possible.

Ce même patron est également propriétaire de certains circuits et sa dernière acquisition est celle du circuit de Turquie dont l'avenir en F1 est maintenant assuré. C'est lui qui décide quels seront les circuits figurant au calendrier que championnat du monde.

Si on étudie l'évolution du circuit effectué par la F1 ces dernières années, une chose est frappante : la F1 délaisse l'Europe au profit de l'Asie. Les circuits du Portugal, d'Autriche, de Belgique ont été remplacés par la Turquie, la Malaisie, la Chine ou Bahreïn.

Cette soudaine désaffection de Bernie Ecclestone pour les circuits européens, qui pourtant attirent plus de spectateurs que les nouveaux GP, coïncide étrangement avec l'interdiction des sponsors cigarettiers, pétroliers ou d'alcool, les sponsors les plus lucratifs, prêts à payer très très cher pour voir leurs noms figurer sur les banderoles qui jalonnent le tracé des circuits.

Or Bahreïn, tout comme la Malaisie et la Turquie, acceptent d'être sponsorisés par ces sponsors très généreux.

D'un point de vue strictement économique, la venue de la F1 est une très bonne affaire pour Bernie et le royaume de Bahreïn. Outre l'argent des sponsors, le royaume de Bahreïn a déboursé une coquette somme pour s'assurer l'exclusivité de la F1 dans le Golfe.

La région est également en plein développement économique grâce aux revenus du pétrole. Dubaï ou le Qatar en sont le plus parfait exemple.

Il paraissait donc très important pour Bahreïn de décrocher le contrat afin d'attirer l'attention du monde sur cet archipel et de concurrencer par la même occasion les autres états du Golfe comme le souligne cheikh Fawaz Ben Mohamed Al Khalifa, président du conseil d'administration du circuit, ministre de la jeunesse et des sports, fils du ministre de l'intérieur et enfin proche de la famille royale : *«Le Grand Prix est le plus grand événement sportif jamais organisé au Moyen-Orient. La première explication est géopolitique, afin que notre pays prenne sa place sur la carte. La deuxième est économique, car ce circuit est implanté en bord de mer et doit aider au développement du sud de l'île principale»*

Même si le royaume ne dispose pas pour le moment d'une capacité hôtelière suffisante pour accueillir dans de bonnes conditions l'ensemble du personnel mobilisé pour organiser cet événement mondial, gageons que cet état qu'on surnomme la Suisse du Golfe possède tous les atouts pour convaincre Bernie Ecclestone d'être patient et de conserver cette étape sablonneuse au calendrier du championnat. ♦

M. TOULON

ENTRE VOS LIGNES

J'ai honte.

J'ai 56 ans, je suis prof, et j'ai honte...

Pourquoi ? Parce que je suis une prof HEUREUSE.

Je l'ai toujours été. Depuis le début de ma carrière. J'ai enseigné cinq ans dans des collèges très calmes de campagne. Bon, le collège n'était pas trop mon truc, mais j'étais bien en cours malgré tout.

Je suis restée vingt ans dans le lycée d'une ville de Beauce - une ville assez morne. Mais, moi, au lycée, j'étais heureuse. Depuis cinq ans je suis dans un autre lycée de centre ville de province. Et je suis heureuse. J'ai honte mais je suis heureuse.

Je trouve que mon métier est /e plus important et l'un des plus beaux du monde. On entre dans une salle et, pendant une heure ou deux, on a en face de soi une trentaine d'élèves de 15 à 19 ans. Jeunes, exigeants, avec lesquels, au fil des ans, on a de moins en moins de centres d'intérêt communs. On leur parle littérature - du moins en ce qui me concerne -, des auteurs que, pendant mes études, j'ai côtoyés, adorés, dont j'ai dévoré les œuvres et qui sont à des années-lumière de ces jeunes têtes. Et pourtant, ils écoutent, ils répondent aux questions. Ils sont étonnés quand on leur indique : Cet auteur parle d'amour, vous connaissez ? De

jalousie, vous connaissez ? Et puis on rit avec eux. L'ambiance qui s'installe est unique, jamais la même avec chaque classe, d'une heure à l'autre, d'un jour à l'autre. Une année avec un groupe d'élèves est toujours une aventure. J'ai une immense curiosité envers chacun d'eux, leurs bonnes têtes, leur démarche intellectuelle. J'aime les voir se débattre avec les textes, les idées, le langage.

Alors, c'est vrai : beaucoup n'ont plus d'orthographe, ont peu de vocabulaire, ne connaissent pas la syntaxe et l'écrit les quitte peu à peu. Mais quelles belles intelligences souvent ! Quelle vivacité d'esprit ! Leur apprendre à réfléchir sur des œuvres, leur lire un texte qu'ils écoutent l'air suspendu... Contribuer à former leur pensée, leurs connaissances. Avoir toujours devant soi des jeunes avec leur vitalité, leurs passions. Quelle chance inouïe ! Quelle terrible HONTE...

Je pense aux collègues plongés dans des jungles urbaines, livrés aux insultes, aux violences. Je pense aux jeunes profs qui arrivent dans cet univers saccagé, dans des lieux qui ne sont plus des établissements scolaires, confrontés à des individus qui ne sont en rien des élèves, qui se comportent en bêtes sauvages.

Un enfer où les mots, l'échange, la confiance, le respect de l'autre sont, à chaque heure, bafoués.

Je pense à ces profs qui ont étudié longuement pour pouvoir instruire et qui, la peur au ventre, sont jetés en proie à une déstructuration sociale totale, les mains nues. Normalement, après les études supérieures et le concours de recrutement, commence pour le prof une pratique pédagogique qui ne s'achève qu'à la retraite. Sans cesse on « apprend à apprendre » comme nous le serinent tous les « maîtres ès-pédagogie » qui n'enseignent plus beaucoup... ou plus du tout. Sans cesse, un prof s'interroge - hors les textes officiels - sur sa pratique : comment leur faire comprendre, aimer cela ? La communication change avec chaque classe, chaque exercice.

Qu'ont-ils à apprendre, ces jeunes profs ? Comment tenir, heure après heure ? Simplement TENIR, face à une horde hurlante. Un prof est tout entier, au plus profond de lui-même livré - toujours - aux élèves. Quand il a du mal à les faire taire, à les intéresser, il se sent totalement remis en question. Sa confiance en lui vacille. Le rapport aux autres, pour un prof, est essentiellement un rapport à soi.

Quelle image d'eux-mêmes leur reste-t-il quand ils sortent de cette folie ambiante ? Certains sombrent

dans la dépression. D'autres démissionnent.

Les autres se résignent à des années de galère pour « gagner des points d'ancienneté » et accoster sur des rivages plus tranquilles.

Mais enfin est-ce NORMAL, tout cela ? Il y a des zones de non droit, des coins où la police ne met plus les pieds. Mais dans ces zones, il y a des collèges, des lycées où les profs sont payés pour être là ! Et ces adultes que les jeunes peuvent mépriser et insulter, parfois frapper ou même tuer, quelle image donnent-ils à leurs bourreaux ? A travers ces sacrifiés, ce sont tous les adultes qui sont méprisés, c'est la société entière qui perd la face.

C'est un crime d'avoir fait CELA de l'« instruction ». Un crime impardonnable d'avoir, pendant tant d'années, laissé pourrir une situation. Honte à tous ceux qui ont laissé faire, honte à ceux qui ont accepté, ou qui ont fui.

Moi, j'ai fui, en zone franche. Je vis à Paris. Je fais des allers-retours vers cette ville de province où, chaque jour, en rentrant en cours, je suis HEUREUSE. Ce ne sera jamais cher payé.

Et je veux dire et répéter à tous mes futurs jeunes collègues que ce métier, ils l'ont « choisi » peut-être pour de mauvaises raisons, mais qu'il y en a des millions de bonnes. ♦

J. Lopez

Sortir

Praxitèle au Louvre (jusqu'au 18 juin)

Cette exposition crée un précédent en matière de muséographie et de sujet : elle tente de retracer l'histoire de l'un des plus grands sculpteurs de l'Antiquité grecque. Le pari est osé puisqu'actuellement aucune œuvre n'a pu être identifiée avec certitude avec un original de l'artiste. Les copies en marbre sont parfaitement mises en scène dans un univers sombre traversé par des rayons de lumière savamment dirigée sur les œuvres. L'exposition est conçue avec audace et pédagogie, mettant à son service toutes les œuvres qui se rapprochent de ce que les textes ont livré de Praxitèle. Pausanias est particulièrement mis à l'honneur, ce voyageur infatigable qui a visité une Grèce encore habitée par ses œuvres originales. Chaque thème lié à l'histoire de l'artiste est développé de manière simple mais complète, notamment celui de Phryné, la superbe femme qui aurait servi de modèle pour une Aphrodite. L'exposition se termine par une œuvre bouleversante et inattendue dont la découverte est très récente.

J. Devoge

Trésors carolingiens à la BNF site Richelieu (jusqu'au 24 juin)

Une exposition à ne manquer sous aucun prétexte : plus de cinquante manuscrits du IXe siècle sont offerts au regard du public. Ils n'avaient pas été montrés ensemble depuis 1954. Leurs couleurs éclatantes attirent l'œil pour le plus grand bonheur de tous. Les manuscrits sont idéalement espacés de sorte que l'on ne se gêne pas pour les observer. Certains d'entre eux ont conservé leur reliure en métal ou en ivoire, égalant la finesse des illustrations. Cette exposition met en lumière une période en général peu représentée dans les musées pour cause d'œuvres rares. L'art sous les carolingiens (de Charlemagne à Charles le Chauve) témoigne d'une grande diversité dans ses sources, en particulier grâce à l'héritage artistique de l'Italie et des îles britanniques. Manuscrits profanes et sacrés reflètent avec éclat l'esprit de toute une époque, brillante, où le savoir se transmettait avec respect. On ne peut s'empêcher d'éprouver une pointe d'envie quant à cette civilisation souvent décriée : que restera-t-il de notre XXIe siècle nourri à l'internet et au téléphone ?

J.D.

DERNIERES LIGNES...

L'instinct de vie
ou
Réflexion sur un enfant qui court sur une esplanade,
juste avant le second tour des élections présidentielles

LA CHUTE

IMAGINEZ UNE SITUATION SIMPLE. Un enfant court sur une esplanade, qui se termine plus tôt qu'il ne l'avait prévu. C'est la chute. Que se passe-t-il alors ? Deux scénarios sont possibles. Ou bien l'enfant a, comme on dit, « des réflexes », et instinctivement, il jette les bras en avant pour amortir la chute, et surtout protéger son visage. Ou bien il s'écrase le nez par terre. Rassurez-vous (ou inquiétez-vous, c'est selon), le rédacteur du présent article a expérimenté, il y a de cela pas mal d'années, le second scénario. Parce que, sans doute, déjà habitué à « réfléchir », il a eu le réflexe de l'analyse - tout est au fond une question de réflexe.

*

LE BOUT DE L'ESPLANADE

J'en reviens à mon esplanade.

La France, comme tous les pays occidentaux - et à dire vrai, la planète entière : nous sommes à l'heure de la mondialisation - est au bout d'une esplanade. **Cette esplanade, appelons-la le système capitaliste spéculatif.** On court dessus depuis le milieu des années 70.

Auparavant, c'était une autre sorte de capitalisme, salarial, où les grandes entreprises embauchaient à tour de bras de nouvelles catégories de salariés, parmi lesquelles les « cadres » : des dirigeants d'entreprises qui n'en étaient pas propriétaires, comme c'était le cas des

ON PENSE PARCE QU'ON EST FORCE DE PENSER...

Il faut se débarrasser, une fois pour toutes, de cette idée selon laquelle le corps et l'esprit fonctionnent sur des modes différents. La réflexion, c'est un affect comme un autre : on pense parce qu'on est forcé de penser. Imaginez l'homme le plus « intelligent » qui soit (comme on dit, là encore). Plongez-le dans un milieu absolument neutre, sans aucune sollicitation, dans une solitude complète. Il n'aura plus une seule « idée » au bout d'un certain temps. Un temps qui pourrait être beaucoup plus court qu'on ne le pense, d'ailleurs.

patrons dans la toute première forme du capitalisme qui se met en place au cours du XIX^e siècle. **On pourrait dire, pour simplifier grossièrement, que l'économie, qui était jadis une économie de propriétaires, devenait une économie de salariés.**

Aujourd'hui, le moteur du système capitaliste, ce n'est plus le travail salarié, c'est la spéculation pure, l'actionnariat. Les chiffres parlent d'eux-mêmes. En 2006, les entreprises du CAC 40 engrangent 100 milliards d'euros de bénéfices - 40 milliards vont aux actionnaires. Parallèlement, les salaires stagnent, le pouvoir d'achat a cessé d'augmenter de manière significative, il a même régressé pour certaines catégories socioprofessionnelles. **Notre économie ne repose plus sur le travail.** Jadis, spéculation boursière et productivité du travail allaient de pair : l'actionnaire prélevait ses dividendes sur des heures travaillées. Aujourd'hui, on a des *hedge-founds* (fonds-leviers) qui achètent des entreprises en faillite, licencient une partie de leur personnel, et les revendent aussitôt, avec un énorme bénéfice qui correspond, en l'occurrence, à du travail en moins !

Cet état de choses a naturellement un inconvénient : **de plus en plus de gens en marge des profits, de plus en plus de gens en marge du travail.** Si l'INSEE n'avait pas subi les pressions inavouées du ministère de l'économie, dont il dépend directement, il nous dirait sans doute que notre taux de chômage est encore autour de 9%. Et puis il y a les gens en préretraite, les RMIstes, les SDF... Autant de gens sur les marges. **Mais sont-ce encore des marges ? C'est le centre même du système qui est marginalisé aujourd'hui.** Notre économie fonctionne avec peu de gens, et pour peu de gens. Les autres n'en ont que des miettes. Alors, tous les jours, à la télé, on fait venir Germaine du 78 et Robert du 64 pour gagner 2000 euros, 100 000 euros - et donner le spectacle de ce qui est devenu mythique dans notre société : gagner de l'argent, avoir le sentiment de pouvoir être riche.

*

LES MAINS DEVANT OU LE NEZ PAR TERRE

On est au bout de l'esplanade, et on court. Le sol se dérobe sous nos pieds. Deux scénarios possibles, vous disait-on. Les intellectuels - c'est-à-dire des affectifs du cerveau - analysent, et disent qu'il faut penser à autre chose. Ils dénoncent un discours « de droite » qui nous dit que pour guérir la fièvre, il faut ouvrir la fenêtre par -40, et qu'il faut se taper la tête contre les murs contre le mal de crâne. Ils disent : il faut faire émerger une opposition digne de ce nom, de nouvelles candidatures, soucieuses d'une autre répartition du travail et des richesses. Certains écoutent ces discours. Mais pas la majorité des Français. **La**

majorité des Français fait ce qu'il faut faire : elle jette les bras en avant. Elle ramène le débat aux deux partis de gouvernement qui nous ont fait courir sur l'esplanade et nous ont demandé de fermer les yeux pendant plus de 25 ans. Face à face, dans une rue quasi déserte (François Bayrou dans le rôle du leader des spectateurs), il y a une musique de western. On attend qu'ils s'entretient, sans doute.

*

LES MAINS SUR LES COLTS

Alors les intellectuels analysent. Et une fois encore, ce qu'ils disent a un sens. Ils mettent en garde contre le choix de la reconduite des mêmes hommes et des mêmes politiques, plus arrogants encore. Ils parlent de mainmise sur les media, de propos inquiétants tenus de-ci de-là, dans les couloirs d'une chaîne de télévision ou dans des interviews officielles. Ils disent que l'autre candidate, qui a, elle aussi, les mains sur les colts, certes, n'est pas nouvelle, mais que structurellement, elle peut être amenée à tenir un autre discours.

Le nez par terre.

*

La France réélira le shérif. Les bras en avant. Ce sera incontestablement le moyen de donner aux forces du - Vrai Changement - plus qu'un coup de pouce : un grand coup de pied. Il y aura un troisième tour, très vite. Des débats un peu partout. Un nouveau mouvement anti-CPE. Des articles de fond dans les journaux...

Et l'enfant se relève de terre, les mains sales, mais le visage intact. Il sourit à l'intellectuel, et lui dit que, maintenant, c'est à lui de jouer. Que le temps de l'analyse et des propositions est venu.

Au travail. ♦

Florent Trocquet

Lignes de fuite

ARÉDUC

Association déclarée sous le régime de la loi du 1er Juillet 1901 et du décret du 19

Août 1901. SIRET 493 005 268 00013

93, avenue du Général Leclerc - 75014 Paris

Tél. : 0877 63 34 63 – www.areduc.com

entrelignes@areduc.com